

RENÉ DEPESTRE

Cahier d'un art de vivre
Cuba, 1964-1978

Édition établie, préfacée et annotée par
Serge et Marie Bourjea

ACTES SUD

*Les pays que le malheur éduque et que la pénurie étrangle
prennent parfois une revanche existentielle sur la tragédie,
dans l'ordre de l'esprit et de l'imaginaire.*

RÉGIS DEBRAY

*A Marie,
à Serge,
et à Noah*

“... *Quelque chose à voir avec le sort des étoiles...*”

*Mes seules aventures n'auront pas été les humbles “poèmes”
que j'ai écrits.*

*J'ai mis beaucoup d'ardeur (et pas mal d'imagination) à
“vivre” tout près des idées les plus avancées de mon siècle.*

L'histoire de ce journal retrouvé dans un fonds d'archives est aussi romanesque que l'aura été la vie à tous égards *picaresque*¹ de René Depestre. Digne, de surcroît, des aventures rocamboliques de ses propres bibliothèques nomades, mises à l'index, en consigne, perdues, rachetées, vendues...

Comment, en effet, oublier l'existence d'un manuscrit de cette importance, qui aura accompagné l'écrivain pendant la majeure partie de ses années cubaines (1959-1978) ? S'il ne se consolera jamais de ne pas l'avoir tenu dès son arrivée dans l'île – l'aventure du journal ne débutant qu'en 1964 –, reste que les quinze années pendant lesquelles ces cahiers d'écolier auront soutenu le quotidien de celui qui fut un acteur et témoin majeur d'une révolution qui situa Cuba à *l'avant-scène de l'histoire mondiale* suffisent à en faire un document en tout point remarquable. Et ce, en dépit des longues interruptions émaillant sa tenue, qui condamnent ce *cahier aux coutures désordonnées, à l'écriture fragmentaire et désarticulée*, à un témoignage lacunaire, sans cesse suspendu, repris, réinvesti : car à le lire d'une traite, on constate que ce sont précisément ces relances qui témoignent de la cohérence jamais démentie d'une

1. Les passages en italique, sans guillemets, signalent les emprunts faits à René Depestre.

triple entreprise plus assurée que ne le croyait alors un écrivain “*nel mezzo del cammin di [sua] vita*” : entreprise politico-historique (le rêve d’une *biographie complète de la révolution*, que l’on traiterait comme un être vivant, un organisme de géant, en mettant en relief les traits et les faits marquants de son existence agitée) ; personnelle (*Il faut faire entrer dans ce journal des faits, des événements, des portraits de gens que je rencontre, des incidents quotidiens, des mythes, des rêves, mes multiples expériences, mes contradictions, la marche en dents de scie qu’est ma vie*) ; littéraire, enfin (*Le journal doit m’aider à faire démarrer pour de bon le grand travail devant lequel j’hésite depuis de longues et pénibles années*).

Cette triple ambition participe cependant d’un même mouvement, jamais René Depestre ne séparant l’aventure politique, sociale, historique, de l’aventure affective (voire érotique), intellectuelle ou artistique : *J’aimerais écrire un livre sur le socialisme qui serait aussi la biographie passionnée d’un esprit et d’un cœur saisis en plein effort d’auto-décolonisation et d’auto-déstalinisation. À vrai dire, des tas de livres grouillent en moi*. De fait, expériences politique, esthétique et éthique concourent de conserve à faire *mûrir* l’homme autant que l’écrivain, poète consacré en Haïti dès l’âge de dix-neuf ans, préfacé par Césaire à vingt-cinq ans, qui sait pourtant à cinquante-cinq ans, au moment de fuir La Havane, que le plus important reste encore à écrire, paradoxalement “depuis” *les zones brûlantes de la réalité cubaine* qui contraignent, une fois de plus, le natif de Jacmel à l’exil : nul doute qu’*Alléluia pour une femme-jardin* (prix Goncourt de la nouvelle 1981), *Hadriana dans tous mes rêves* (prix Renaudot 1988), *Bonjour et adieu à la négritude* (1989) ou *Le Métier à métisser* (1998) n’auraient jamais vu le jour s’ils n’avaient été écrits à partir du *nouage des rapports intimes entre la création artistique et les expériences de la vie la plus risquée que le poète à Cuba*, compagnon de route du Che et de Fidel Castro, aura éprouvé dans sa chair en se révélant (bien) *plus qu’un simple témoin d’un moment faste de l’histoire antillaise*.

En lui, *expérience de la révolution et de la poésie* auront effectivement été *vécues comme un seul et même style de vie*.

Si René Depestre s’interroge régulièrement sur sa capacité à *communiquer des expériences et un savoir singuliers à travers des fragments*

pantelants et saignants de la pensée, sur la possibilité de transformer des notes prises *au jour le jour en réflexion systématique*, c'est qu'il n'ignore pas que *[l]es idées de [son] cahier sont aussi des passions*. Passion pour les multiples formes du vivre que toute sa vie de *nomade enraciné* le poète aura su ériger en art, l'intense expérience révolutionnaire des années 1960-1970 en ayant cristallisé et définitivement scellé les enseignements – le journal constituant à la fois le lieu et le moyen de cette prise de conscience. C'est que l'espace silencieux, et somme toute secret, qu'il ouvre entre soi et soi permet à l'homme d'action, à l'être profondément engagé dans la vie politique (voire militaire) de son temps, à l'homme de la parole vive aussi (Depestre travaille notamment à Radio Habana Cuba et multiplie les conférences), de tenir à distance l'apparent *chaos* d'une existence qui pourrait à tout moment se consumer dans le tourbillon d'événements et de rencontres qui la font à la fois exaltante et dangereuse. Le journal offre ainsi un espace à la construction patiente d'une sagesse : rien n'est moins *prétentieux*, pourrait-on répondre aujourd'hui au diariste qui s'en inquiétait alors, que *de vouloir appeler ces notes "Cahier d'un art de vivre"*.

Ce qu'elles révèlent en effet, c'est d'abord l'intégrité sans faille d'un être rare, dont aucune compromission ne viendra jamais entacher la pureté de cœur et d'esprit (son attitude exemplaire lors de "l'affaire Padilla" en atteste), dont aucune amertume ne teintera les exils successifs, dont nulle rancune à l'égard des dérives castristes ne remettra en cause ce qu'il sait devoir à l'expérience cubaine. En 1978, sur le point de quitter l'île en secret – il est assigné à résidence –, Depestre n'hésite pas à écrire : *Tout ce qui de l'enfance a été préservé en moi restera toujours aux aguets pour m'empêcher d'être injuste dans mes jugements et réflexions envers le prodige de la révolution cubaine*. Ou encore : *Je remplirai les devoirs de ma reconnaissance envers Cuba, dont la révolution, "de toute manière", aura été, dans ma vie, une perche bienfaitrice*. Homme à jamais fidèle à ses amours, il apparaît aussi, en bien des points que développeront ses essais ultérieurs, en avance sur son époque. Souci écologique voire écopoétique : *Les oiseaux, les insectes, les arbres ont aussi leur sagesse. Peuvent-ils nous aider à vivre intensément la nôtre ? À mieux connaître les cycles naturels de notre art de vivre ?* Quête d'une

fraternité étendue à la *terre-patrie* (le livre de son ami Edgar Morin ne paraissant, sous ce titre, qu'en 1993) : *Tu as juré de vivre l'internationalisme en tant qu'extension fraternelle du patriotisme, la terre ayant toujours été à tes yeux une "patrie commune", la "maison" de l'humanité (l'espèce humaine) – la terre-patrie à édifier.* Fondamentale méfiance vis-à-vis de l'idée de "race" – fût-elle "noire" –, et par là même lutte incessante contre *ce réflexe d'animalité auquel on a donné ce nom de "racisme"* avec les seules armes de la *tendresse* – notion-creuset de l'être-au-monde depestrien, d'où partent toutes ses aspirations et à laquelle elles doivent toutes aboutir : *Je suis "a-raciste". Je suis aboulique au concept de "race". Ma tendresse irait instinctivement vers tous les êtres humains, s'il n'y avait pas les classes en lutte. Il me suffit de penser un instant à l'enfance, à la mort, à la fugacité du temps de chacun de nous, pour concevoir tendrement l'unité de notre espèce.* Ou, plus simplement : *Ce n'est pas la beauté, comme le croyait Dostoïevski, qui sauvera le monde, mais la "tendresse", une fois que la politique l'aura mise à l'endroit.*

Cependant, par-delà les idées qu'il défend et l'être qu'il révèle, ce *Cahier* s'offre avant tout comme une œuvre littéraire de première importance. Si René Depestre reconnaît *ne pas [être] un mémorialiste*, s'il considère que son journal *doit être mené en marge de [s]on activité littéraire proprement dite*, il n'en apparaît pas moins évident qu'il s'écrit sous l'œil de l'écrivain qu'il est en train de devenir – et qu'à ce titre il participe pleinement de l'accomplissement littéraire : non seulement comme miroir dans lequel le poète se regarde s'accomplir, mais comme lieu même d'un épanouissement artistique. Au demeurant, les conditions d'écriture de ces notes, qu'on imagine hâtives, prises entre mille activités quotidiennes, ont sans doute bénéficié de la rapidité contrainte avec laquelle elles devaient être consignées, et l'efficacité tenue du discours qu'elles produisent tient assurément à l'espace exigü (et donc exigeant) qui leur était alloué. *J'aimerais que ma prose respire avec l'aisance que j'ai fini par acquérir sur la piste* : ce vœu que formule le poète en ses années qu'il qualifie d'*athlétiques*, tout porte à croire que le journal qui l'énonce le met en œuvre : prose élégante, vive, claire, efficace sans sécheresse, généreuse sans affectation, poétique souvent, malicieuse parfois – jamais narcissique ni complaisante. La transcription de ces cahiers et leur

relecture par René Depestre lui-même plus de cinquante-cinq ans après qu'il en eut entamé la rédaction n'auront rien ajouté, rien retranché ni modifié aux manuscrits originaux. Pas une virgule.

On constate par ailleurs que les activités journalistiques de l'écrivain trouvent régulièrement dans les pages de son *Cahier* une chambre d'écho, maints articles qu'il consacre à des poètes dans *Hoy*, *Revolución* puis *Granma* y trouvant un prolongement, comme, sur un autre plan, les articles de presse ou lettres qu'il recopie, traduit de l'espagnol, commente : ce journal d'écrivain est, en somme et à tous égards, un "carrefour". Mais un carrefour cohérent – à l'image de son auteur disant de lui-même, à quatre-vingt-dix ans passés et le sourire aux lèvres, qu'il fut certes un "aventurier", mais *un aventurier rigoureux...*

On comprend mieux, dès lors, notre stupéfaction de chercheurs puis d'éditeurs scientifiques de l'ouvrage : comment oublier l'existence d'un tel manuscrit ? Car René Depestre – qui se souvient de tout – l'avait bel et bien (complètement) effacé de sa mémoire... Seul un titre mystérieux (*Cahier d'un art de vivre – à Cuba*) assorti d'un nombre de pages suffisamment important pour nous intriguer aura permis que l'inédit sorte des limbes du foisonnant Fonds René Depestre de la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges... Deux explications, peut-être : après Cuba, commence pour l'écrivain une autre vie, à Paris, au Secrétariat général de l'Unesco, sous la direction d'Amadou-Mahtar M'Bow. Le chapitre cubain s'y referme définitivement, et c'est en fonctionnaire international que Depestre désormais sillonnera le monde. Mais cette nouvelle vie que *s'ajoute* le poète, c'est aussi celle de la pleine reconnaissance littéraire, qu'avalisent les nombreux prix reçus pour les proses narratives, poèmes ou essais parus en ces années 1980-2000. Or cette récolte, on verra que le journal, en ses derniers moments, l'appelle lucidement de ses vœux, l'écrivain ayant alors pleine conscience que la sagesse héritée de l'expérience cubaine doit désormais s'atteler à produire ses fruits. Le *Cahier* peut ainsi s'effacer : il aura pleinement rempli sa fonction de médiateur, faisant passer René Depestre de son *état de chrysalide à celui de véritable créateur...*

La soixantaine, si j'y parviens, sera, sans doute (côté vie, pensée, création) le cap bienheureux de ma destinée. Victor Hugo, à cinquante-huit ans, n'avait plus une virgule à ajouter à son œuvre prodigieuse. Le vers suivant lui convenait :

Que te sert, Ô Priam, d'avoir vécu si vieux ?

Dans mon humble cas, si je disparaissais avant soixante ans, ce que je laisserai pèsera moins que mon ombre actuelle. Mais si j'ai la fortune de vivre vingt ans de plus, ma mémoire parmi les hommes aura quelque chose à voir avec le sort des étoiles...

VIVRE A CUBA

rené depestre.

JOURNAL 1964-1965.

RD - JI / d 1 / 01

Journal

1964 (Juillet 7)

cahier d'un art de vivre
(Alaba)

rené deprestre

Cahier d'un art de vivre
(À Cuba)

1964

7 juillet

Tenir un journal ? Pourquoi ? Pour rester attentif. À quoi ? Au monde, à soi, à la vie qui suit son cours. Ce cahier de bord, j'aurais dû le commencer il y a une quinzaine d'années. J'aurais couvert ainsi des centaines de pages sur la vie dans plusieurs pays, ayant vécu en France, en Tchécoslovaquie, en Italie, au Brésil, au Chili, etc. Le remords ne sert à rien. Ce matin, je n'ai pas pu travailler. Raison : pas de café. Sans ce stimulant, rien qu'une petite tasse, le vent ne se lève pas en moi. Lu le dernier numéro de *L'Express*. Peu intéressant. C'est parfois mieux. Scranton contre le sinistre Goldwater¹ : un multimillionnaire contre un politicien qui aspire à le devenir. Soyons juste : Scranton est moins dangereux sans doute pour le monde. Avec ce B[arry] Goldwater l'histoire aura froid jusqu'à l'os. Lu des pages du journal de Julien Green. L'idée de tenir le mien est antérieure à la lecture de son interview parue dans *L'Express*. Green : un homme obsédé par la religion, le péché ; pour moi, tout ça, c'est de l'histoire très ancienne. Préhistoire de mes jours.

On parle beaucoup de *La Forteresse*, œuvre d'un jeune écrivain allemand, condamné à douze ans de prison. Il sort deux ans avant la fin de sa peine. Il confesse qu'il faisait tous les matins de la gymnastique pour pouvoir conserver sa colonne vertébrale. Le genre

1. Barry Morris Goldwater (1909-1998) fut le candidat du Parti républicain à l'élection présidentielle de 1964 aux États-Unis. Bien que largement battu par son adversaire démocrate, Lyndon B. Johnson, il restera un homme politique influent jusque sous la présidence de Ronald Reagan (1980), dont il a favorisé la carrière politique dès 1962.

d'hommes qui ont mon estime : ceux qui ne se rendent pas, ceux qui luttent, quand même tout semble perdu : Van Gogh, Beethoven, Achab, le héros de Melville dans *Moby Dick*. Je lis le journal de C. Pavese¹. Personnalité captivante, Pavese. Il faut que je fasse mieux sa connaissance : poésie, romans, contes. La littérature italienne est très bonne depuis la fin de la guerre. Vittorini, Levi, Pratolini, Moravia, Leonardo Sciascia, Tomasi di Lampedusa également – l'auteur du *Guépard*. Littérature près de la vie, et à la fois qui a son vol d'aigle. J'ai longtemps aimé Italo Svevo (*La Conscience de Zeno*). Pirandello aussi. Et d'Annunzio ? Une fois, à Milan, un jeune Italien de mes amis m'a dit que ce qui restera de ce poète extravagant et puéril, ce sont ses poésies lyriques (*Stanze*), paraît-il d'une bouleversante beauté. (À vérifier.)

En attendant, toi, tu n'es rien. Tu n'as encore rien donné, à l'approche de la quarantaine. Quelques gammes poétiques, plutôt maigres, comme les vaches de ton pays. Des articles de journal qui vivent vingt-quatre heures, peut-être moins. Allons, vieux frère, du courage. Gymnastique du corps, du cœur et de l'esprit. C'est ce que la vie attend de nous tous.

8 juillet

Hier soir je me suis couché de bonne heure. Réveillé vers 3 heures. Pas moyen de me rendormir, assailli par des blessures qui se rouvraient en moi. Je ne me donne pas pour vaincu. Je dois rassembler mes énergies. Me taire, faire du silence – un élément constant de ma journée. Observer, écouter, en restant le plus détendu possible. Retiens ta langue, entraîne-toi à cela, pour que les dieux jaloux et tendres qui habitent tes profondeurs puissent un jour ouvrir la bouche et dire ce qu'ils ont appris dans la contemplation de la douleur. Imite les abeilles. Tais-toi. Voici quinze ans que tu te répètes la même chose. Serais-tu encore au même point ? Bavard comme une pie, abondant de paroles, trop extérieur. Si tu ne fais

1. Cesare Pavese, *Le Métier de vivre*, Paris, Gallimard, 1958.

pas demi-tour, rien ne sortira : aucun chant, aucun lever de soleil. Laisse les autres parler, abeille malheureuse qui n'a pas souvenir d'avoir encore donné sa part de bon miel, abeille stérile. Idée de littérateur ? Sois toi-même. Dans ces pages de chaque jour, si tu pouvais oublier qu'on a écrit avant toi...

Nouvelle déclaration de Nikita K[hrouchtchev] à la télévision de Moscou où il réaffirme la présence de l'URSS aux côtés de Cuba. Le débat sino-soviétique : un des malheurs de ma vie. Tu ne t'attendais pas à un conflit de cette nature. Que de choses depuis dix ans, auxquelles tu ne t'attendais point. (D'avoir perdu ton éblouissante Édith, par exemple¹ ?) Que ta vie se passe hors de ton pays. De toutes ces réalités, celle qui pour le moment te console à perte de vue : la révolution cubaine. Tu ne t'y attendais pas, non plus : une révolution si près des hystéries de l'argent, si près de la technologie meurtrière des USA. La révolution est bien vivante. Tu te blottis dans sa grande jupe rouge qui sent l'herbe fraîche de l'histoire. Une chose te chiffonne toutefois dans ce pays qui monte : le racisme n'a pas disparu. Il a la tête dure. C'est un âne méchant, sournois, trompeur. Il mourra, il finira par crever, les pattes en l'air, la vieille bourrique du racisme, d'ici une ou deux générations. Pas avant ? C'est tout de même rassurant. À l'échelle historique, le problème est résolu. Dans la vie quotidienne, il continuera longtemps encore à empoisonner les relations, à doses infinitésimales. Sans le racisme, le réveil de Cuba aurait eu encore plus de force, et de générosité. Le racisme vole à la révolution une part de son énergie qui est gaspillée, éparpillée en menus accès de haine, à peine conscients, que les Blancs, peut-être, sont tout surpris de trouver en eux. Les prétendus Blancs : quel chapitre pour le regard d'un soi-disant Noir sans complexe ! Il les observe, les pèse et les soupèse, sans haine, même avec un vieux fond de tendresse, cherchant

1. Édith Gombos, jeune Française juive d'origine hongroise, rencontrée en 1949 à la Sorbonne, à Paris, première épouse du poète. Le couple restera très uni dans ses exils successifs jusqu'en 1961, René choisissant de rester à Cuba, alors que sa femme lui demande de la rejoindre en Israël où elle a retrouvé sa famille. De nombreux poèmes lui sont consacrés ; elle y apparaît sous le diminutif de *Dito*.

l'origine de leurs égarements, saluant, au passage, leur humanité, repérant, partout où il se manifeste, ce réflexe d'animalité auquel on a donné ce nom de *racisme*. Toi, nègre, quel est ton réflexe d'animalité ? Il faudra un jour répondre à cette question. Tu sais déjà que ce n'est pas le racisme. C'est tout un bonheur, ce savoir. Un délice comparable à A., qui vient de t'appeler au téléphone : douce amante, tendre victoire sur le racisme, j'embrasse tes seins impétueux de santé ! Je couvre de baisers ton ventre antiraciste ! Il me vient à l'esprit le titre d'un grand poème de St John Perse : "Étroits sont les vaisseaux¹." Oui, étroite ta césure glorieuse de jeune femme et vaste le plaisir que je trouve sous ta crinière océane, lionne douce de Cuba.

Jeudi 9 juillet

*Oui je suis un nègre-grisou
je suis d'accord avec vos mythes :
je suis un nègre-marée-haute
j'ai un sexe qui tourne sur son essieu
 quand je baise
regardez-moi bien
parcourez des kilomètres dans mes yeux
montez le plus haut possible dans mes poèmes,
descendez au fond de mes abîmes,
rien vous ne trouvez qui soit à votre goût
Vous ne voyez ni la peur ni la honte,
ni rien de votre morale bavarde,
ni vos lois impures et vos mensonges
 d'Occident chrétien,
ni aucun de vos chers commandements,
il y a juste un point lumineux
très loin dans l'espace de ma tristesse.*

1. "Étroits sont les vaisseaux", neuvième élément de *Strophe*, partie centrale du recueil *Amers* de Saint-John Perse.

*Il ne figure pas sur vos cartes du ciel
il n'est pas dans la trajectoire de vos
sondes célestes ;
vous ne savez si c'est un nouvel astre
ou si c'est une bombe que j'essaye
pour mes guerres à venir ;
vos sonars et vos radars n'ont pas prise
sur mon cosmos intérieur.
Est-ce une comète en dérive parmi vos haines ?
Un satellite qui fait jour et nuit
un tour complet de vos délires ?
Pas un instant il ne vous vient
que ce point lumineux peut être aussi
une goutte lointaine de tendresse,
une étoile qui a survécu à tous
vos complots contre moi,
et qui brille aussi pour toi,
homme-loup-blanc !*

10 juillet

J'ai reçu les épreuves de *Journal d'un animal marin*. Quand cesserai-je de faire des gammes ? À quand la véritable combustion lyrique ? Peut-être jamais. J'aurai passé à côté de la poésie, en un mot à côté de mon propre être. Est-ce pour avoir couru trop de chevaux à la fois ?

11 juillet

De garde à la radio, de 3 heures à 6 a.m. Rien de spécial à signaler. En face, il y a une boîte de nuit, Las Vegas. C'est le dernier refuge des fumeurs de marijuana, des putains et des *maricones*¹ de la ville. Jusqu'au lever du jour, j'ai eu à portée de mon fusil leur vaine

1. *Maricones* : "homosexuels", en espagnol.

agitation. À leurs yeux ma présence de milicien de la révolution doit faire figure de mauvais rêve. La rue Infanta qui nous sépare est, cette nuit, plus vaste que le golfe du Mexique...

12 juillet

Dimanche transparent. Je corrige les épreuves de mes poèmes. C'est une *épreuve* pour un homme qui ne se jette pas d'illusions au visage. Je serre contre ma poitrine mes gammes, comme une mère le plus disgracié de ses enfants. Pourtant je sais regarder la grande poésie. En faire est une tout autre histoire.

13 juillet

La nouvelle de la mort de Maurice Thorez dans le journal *Revolución*, sur un bateau, en mer Noire. Cette fin ferme toute une époque du mouvement ouvrier, celle des "fauves" inquiétants de la III^e Internationale : Staline, Dimitrov, maintenant Thorez. Je me souviens encore, après des années, de certaines pages de son *Fils du peuple*, une autobiographie qui a parfois une belle allure. J'ai connu Thorez. J'ai lu, en sa présence, un poème écrit (hélas !) pour lui, au temps de mon premier séjour à Paris... Il était soudain rouge de timidité à m'écouter. Beaucoup d'hommes d'action de cette trempe gardent au fond du tiroir des poèmes comme des feuilles séchées entre les pages agitées de leur destin.

14 juillet

Quelle Bastille vas-tu prendre, toi ? Celle, dans ton cœur, qui résiste au vertige de la création ? Un instant, ce matin, tu as soudain l'envie de tout laisser en plan ; le point final d'une balle à la tempe. Est-ce l'influence de Pavese, que tu lis ? Es-tu vraiment désespéré ? Es-tu certain d'avoir jeté tes dernières cartouches dans la bataille ?